

Gilets jaunes,
pour un nouvel
horizon social

La fraja des gilettes jaunes

Minna Sif

« *Laissons parler les sociétés.* »

Mohammed Arkoun

Acte 1

La gilette jaune

Le soir du 1^{er} décembre 2018, lors de la dispersion houleuse de l'acte 3 des gilets jaunes, Zineb Redouane, une habitante du centre-ville de Marseille fermait sa fenêtre quand elle a croisé le regard d'un CRS en faction. Celui-ci l'a aussitôt visé avec une grenade lacrymogène MP7 qui lui a fracassé la mâchoire. Zineb avait quatre-vingts ans. Elle est morte à l'hôpital le 2 décembre d'un choc opératoire se-

lon les médecins. Zineb est une victime de l'incurie de notre gouvernement au même titre que les huit victimes des immeubles effondrés rue d'Aubagne et le millier de mutilés et blessés gilets jaunes. Le mouvement des gilets jaunes a ses morts et Zineb Redouane en fait partie. J'ai battu le pavé en compagnie de milliers de personnes réclamant justice pour cette grand-mère morte. Jamais les pouvoirs publics ne se sont émus qu'une vieille dame d'origine algérienne, une chibania immigrée perde la vie après un tir de grenade de la police. Pas de minute de silence à l'Assemblée ou à l'hôtel de ville en mémoire d'elle. Une enquête finira peut-être un jour par faire la lumière sur ce drame de la violence policière. Mais jamais nous n'oublierons l'indifférence des pouvoirs publics. Ce jour-là, je défilais avec mon amie d'enfance Taous, en soutien aux huit personnes mortes sous les décombres des taudis marseillais du quartier Noailles et aux milliers de Marseillais contraints de quitter leurs logements frappés d'un arrêté de péril. Tout un exode du centre-ville s'organisait. Des familles entières éparpillées dans les hôtels, jetées par-ci par-là, hébétées, anéanties par la violence des politiques du logement. Des années pour s'en remettre sous le coup des dépressions nerveuses. Des vieux abattus, ayant perdu tous repères. Des enfants qui font leurs devoirs sur un lit de chambre d'hôtel.

Les casseurs venaient d'en haut. Tout à coup le peuple en prenait conscience devant les ruines fumantes de la rue d'Aubagne et devant les portraits lumineux des victimes. Les casseurs du système social s'organisaient pour reprendre le ventre de la ville à coups de morts et d'expulsions. C'était cela la violence inouïe. La république c'est quand même avant tout la préservation des êtres humains. Voilà qu'il n'en est rien. On tord l'humain, on le brise. L'enjeu mercantile est que le centre-ville devienne un déambulatoire à touristes. Me sont alors revenues en mémoire mon enfance et mon adolescence dans ces mêmes taudis. Rien n'avait changé depuis les années 1970. Cette même indifférence pour les plus pauvres perdurait jusqu'au dégoût de la part des élites urbaines. On découvrait avec stupeur que des notables marseillais étaient marchands de sommeil. Des suçons de pauvres qui paraient dans les conseils municipaux. La haine du pauvre légitimait les profits les plus orduriers. Mais cela avait toujours été. J'en suis témoin. Je crache à la figure de ceux qui se réveillent de cette hypocrite amnésie et palabrent aujourd'hui sur Marseille et son habitat sinistré. Ils savaient. Tout le monde savait. Personne n'a jamais rien fait, ni rien dénoncé car personne ne se serait risqué à défendre des immigrés, des noirs, des Arabes, des plus pauvres que les pauvres.

Zineb aurait pu être ma mère Bya. Même âge, même histoire de l'immigration maghrébine dans le centre-ville de Marseille, même santé fragile. Bya vient du Maroc, Zineb d'Algérie. Quand je lui ai raconté l'histoire de Zineb, ma maman a pleuré et m'a dit : « Vous avez voté pour Macro. » C'est ainsi qu'elle prononce le nom du président. De même elle surnomme François Hollande, *Hollande La Langue*. Car selon ma génitrice, il ment tout le temps. Aux pires heures de son quinquennat, Bya ne l'appelait plus que « celui qui écrase les femmes ».

« Quant à Macro, dit-elle, il fait donner le bâton aux gilets jaunes. C'est l'homme qui tue les vieux et les vieilles de France. Il nous hait. On n'est plus bon à rien. J'ai travaillé trente-six ans comme femme de ménage. J'ai élevé seule quatre enfants. Je touche 900 euros par mois de retraite. Macro m'en mange 500 euros en charges diverses. Il me reste 400 euros pour vivre. Quand j'ai réclamé 1000 euros d'aide sociale à ma caisse de retraite complémentaire pour m'acheter une machine à laver et une cuisinière, ils m'ont répondu que je touche assez pour me les acheter d'occasion. Moi aussi je suis une gilette jaune ! »

Acte 2

L'autre violence

Ce que moi j'appelle « L'autre violence » : l'urbanisation/rénovation des quartiers populaires comme maintien de l'ordre et pacification des quartiers.

À partir de 2012, je commence à entrevoir que la rénovation urbaine dans Marseille est l'enfant bâtard de tout un système politique. Pour en saisir les rouages, j'ai décidé de m'installer aux marges de la ville. C'est au Plan d'Aou que j'ai élu domicile. Une cité des quartiers nord qui surplombe la rade de Marseille. Ce sont les terres du chanteur Soprano. Je suis une passionnée de rap. Le verbe contestataire au cœur de la cité. Il y a sur place un culte du langage qui effraie les élites urbaines. Impossible de contrôler ce flow à coups d'arrêtés. Durant cinq années j'ai eu là-bas une parcelle potagère, un jardin partagé avec d'autres habitants. J'ai appris à bêcher, à planter et j'ai beaucoup parlé avec les habitants. Les femmes, les hommes, les jeunes, les vieux, les dealers. Très vite, je me suis mise à écrire sur eux, et à les faire écrire. Et surtout à faire entendre leurs voix. J'ai rencontré Zara Attou qui a grandi là et qui m'a ouvert avec bonheur toutes les portes. Année après année j'ai compris que toute la rénova-

tion dans les quartiers n'avait pour seul but que le maintien de l'ordre. La culture qu'on y sert aussi. Une sorte de fantasme post colonial aux relents paternalistes et autoritaires. On veut pacifier les quartiers. Je l'ai entendu au cours de réunions. Une fois, on m'a même proposé un parcours champêtre aux portes des cités ; ponctué de pauses/lectures durant lesquelles les touristes bobos entendraient avec émotion les textes écrits par les habitants, mais sans trop s'approcher. J'ai refusé. On voulait me faire monstre et complice des monstres qui organisent les safaris dans les réserves aux portes de la ville.

La majorité des cités marseillaises sont en rénovation depuis trente ans pour certaines. Il y a prévalence d'un énorme malaise dû aux interminables années de rénovation sans concertation. Le gros du ressenti est là. Les habitants n'ont plus aucune confiance dans les institutions, voir l'Institution. Ils sont extrêmement lucides, très critiques et portent un regard réaliste sur leur situation personnelle. Ils ont appris à décoder les discours des spécialistes en urbanisation. Il faut être conscient de ce malaise voulu par l'institution pour mieux établir un climat de suspicion et empêcher les gens d'entrer en dialogue dans leur lieu de vie. Le vivre ensemble est chaque jour empêché, détourné, perverti par la règle urbaine qui prévaut aujourd'hui dans les quartiers

populaires et qui tisse déjà sa toile dans la ville : un modèle urbain, pensé et imposé par l'élite politique. L'enjeu est de nettoyer la ville, de la débarrasser de tout ce qui fait ancrage dans une histoire commune. D'en livrer un corps totalement fabriqué par les élites, débarrassé de ses scories que sont les échanges entre habitants et les pratiques sociales. Au fond un corps botoxé, impossible à fantasmer par nous, le peuple. C'est l'élimination pure et simple des liens de solidarité et d'échanges entre habitants d'une même ville au profit des faiseurs d'argent. Le sujet me passionne, m'obsède en vérité. On ne parle pas suffisamment de ce cassage délibéré, calculé du gouvernement par le biais des politiques urbaines. Des casseurs autorisés mènent le mouvement et nous ne les arrêterons pas avec des mots.

Acte 3

Nous sommes tous des enfants du soleil

Septembre 2018. Avant que la révolte des gilets jaunes gronde, j'en suis déjà. Une proposition de La Marelle d'entrer en résidence d'auteur me fait revenir dans les quartiers nord. Huit mois au lycée Saint-Exupéry. Ma proposition est de faire écrire de la poésie, du rap. La poésie vibratoire. Ici

je convoque les griots et griottes africains, Keny Arkana, Kerry James, IAM, rwais Ahmed Ametag, François Villon, Calaferte, et d'autres encore. Les élèves de seconde m'ont baptisée « Minna Sif le sang ». Je leur dis au début de l'atelier d'écriture : « L'Afrique vibrante est en nous ! »

À chaque fin d'atelier d'écriture je me poste à l'entrée et je lance à chacun d'eux : « Je suis fière de vous ! »

J'arrête d'un geste ceux qui se dépêchent au moment de la sonnerie : « Attendez ! Hé ! Attendez ! Regardez-moi droit dans les yeux. Je suis fière de vous ! »

Une fois un élève me répondit : « Nous aussi on est fier de vous. »

Un élève est venu me trouver et m'a fait cet aveu extraordinaire : « Madame, je voudrais vous remercier en mon nom et au nom de toute ma classe de traverser la ville chaque semaine pour venir nous parler du rap. Moi-même j'ai l'intention de devenir un grand poète. »

De l'automne 2018 au printemps 2019, j'ai vécu au lycée Saint-Exupéry pêle-mêle la révolte des gilets jaunes et le mouvement lycéen contre la réforme du bac. Et surtout la rencontre extraordinairement enrichissante plusieurs fois par semaine de deux cents élèves de seconde. La réforme du bac anguisse tous

ces adolescents et le mouvement de révolte des gilets jaunes fait partie de leurs préoccupations, alors que ce ne sont que des adolescents. Ils ont la gravité de ceux à qui on ne la fait pas. Ils comprennent que c'est une France à deux vitesses qui se fabrique. Ils l'écrivent haut et fort. Leurs parents sont tous des gilets jaunes. Eux-mêmes bloquent les ronds-points avec leurs pères durant les week-ends. Ces jeunes se perçoivent déjà comme les futurs précaires d'un système qui broie les individus en fonction de leur milieu socio culturel. Un jeune de seize ans m'a dit : « Moi je suis courageux comme mon père. Je peux faire n'importe quel métier pour m'en sortir, comme porter des sacs lourds sur mes épaules. Mais je ne resterai pas en France. Je m'en irai dès que possible. La France ne nous aime pas. Ils vont plus arrêter de nous mettre des bâtons dans les roues. On nous voit tous comme des futures terroristes. »

Acte 4

C'est par les femmes que je suis entrée
en terres contestataires

À l'âge de douze ans je voulais devenir une femme algérienne et faire la révolution comme notre voisine du premier, Amla, la plus belle

femme de la porte d'Aix. Sa poitrine énorme dépassait de deux coudées celle de ma mère et de la plupart de ses amies. Elle se peignait les lèvres de rouge carmin et vaquait à son ménage en robe de chambre qui s'entrouvrait sur une combinaison couleur chair à dentelles. Sa gaine lui faisait une cambrure de bête rétive. Ce qu'elle était en réalité, n'hésitant pas à laisser son mari éméché passer la nuit dehors à beugler des ritournelles cochonnes sous les fenêtres de notre immeuble. Je passais de longues heures à écouter Amla me raconter sa jeunesse revendicatrice dans les ruelles de la casbah à Alger. Jeune fille, elle cavalcadait à travers les ruelles, s'accroupissait le souffle court au pied d'un mur et y traçait à la peinture blanche : « Vive l'Algérie libre et indépendante ! »

Avant de reprendre sa course éperdue en claquettes de caoutchouc.

« Jamais mon poignet n'a flanché », disait Amla en soufflant des spirales de sa gitane. Elle se penchait en avant, mimant le geste. Ses seins bougeaient mollement à travers l'échancrure du peignoir. Son parfum bon marché, le fameux Rêve d'Or embrouillait la raison. Sa voix me parvenait comme depuis les hauteurs de la casbah :

« Un jour, de la fenêtre de chez nous, j'ai balancé une pomme de terre crue avec un rasoir fichée dedans sur la tête d'un para. »

C'en était fait de moi ! J'étais saisie au cœur, voulant en être moi aussi de cette rage des luttes du peuple. Ce jour-là, je suis remontée de chez Amla en lançant à ma mère : « Je veux devenir une femme algérienne ! »

L'occasion m'en fut donnée quelques années plus tard. J'étais au collège, en classe de 3^e. La professeur de français, M^{me} Paoli, nous avait emmené voir *Nuit et brouillard*. Le lendemain les parents d'une élève se plaignirent auprès du proviseur de ce que le film était trop violent pour des adolescents. M^{me} Paoli fut convoquée. Avec deux autres camarades de classe, R et D, nous décidâmes de soutenir notre professeur. Le soir même je découpai un bout de carton en forme d'étoile que je coloriai en jaune avant d'y inscrire au feutre noir le mot « Juif ». J'ai collé l'étoile sur le devant de mon manteau. Nous nous étions donnés rendez-vous devant le collège. J'ai traversé tout le quartier de la porte d'Aix avec mon étoile jaune. Je me souviens du regard ébahi des passants. R et D arboraient la leur.

Acte 5

La fraja des gilets jaunes

En vérité il y a de la *fraja* dans la révolte des gilets jaunes. Au Maroc, pays de confréries spirituelles, la *fraja* est un rituel convulsionnaire où se mêle à la fois la transe aux cours des lilas, les veillées, et la possibilité pour les villageois de transgresser par la parole le cadre institutionnel. Durant une *fraja* on peut être femme chacal et homme loup et réclamer son dû aux richards omnipotents. Un carnaval démoniaque au cours duquel les élites sont singées de manières obscènes. Un rituel salvateur. Il s'agit d'un processus revendicateur pour réinterroger l'espace urbain d'un quartier populaire. Nous vivons dans un pays en transes revendicatrices. Je cherche de quand date mon dégoût profond de la bourgeoisie et des bourgeois. Je ne sais plus. Sans doute déjà depuis mes huit ans. J'accompagnai un jour ma mère qui faisait le ménage dans un bel appartement de la rue Paradis. Aussitôt qu'elle me vit, sa patronne s'exclama : « Oh ! Mais qu'elle est propre ! »

Comme j'ai un livre pour lire en attendant que ma mère termine son travail, la dame revint à la charge d'un : « Mais c'est extraordinaire, cette enfant sait lire en français ! »

Ou peut-être bien est-ce des années après ? À Paris. J'ai vingt-quatre ans, je gagne ma vie en vendant au porte à porte des abonnements à la télévision par câble. Une armada d'attachés commerciaux sillonne la ville. Nous sommes tous les jours tirés à quatre épingles. Beaux et rutilants, tous. Un soir, au sortir d'un appartement où je viens de signer un contrat, le couple me suit sur le palier. Ils sortent à l'opéra. La femme alors me tend du bout des ongles des pièces de monnaie, tel un vulgaire pourboire. Son mari surprend mon regard interloqué. Il la chapitre d'une voix lasse. Ils seront en retard au spectacle. Il dit que je gagne très bien ma vie, mieux vaut donner cet argent à la concierge. Cela offusque ce type de s'éterniser à marchander avec des subordonnés. Il détourne le regard vaguement agacé. Elle insiste tout de même avec ses pièces sous mon nez. Un cliquetis effroyable. Celui de mon humiliation. Une conne avec un cou large, engoncée dans son manteau en fourrure. J'étais mieux qu'elle, ça ne faisait pas un pli. Un drame était en train de se jouer métro rue de la Pompe. J'ai dévalé l'escalier en remerciant, sans prendre les pièces. Je ne pouvais pas faire d'esclandre à cause du loyer à payer.

Je suis en retard de gifles que je n'ai pu donner à temps. C'est là en moi, me travaillant en creux.

Je fais du reiki, de la « pleine conscience », du yoga pour laisser circuler cette énergie. Je devrai me mettre à la boxe. Cela a toujours été là. Je continue de trouver obscène que l'on veuille me faire entendre aujourd'hui que mon enfance dans le quart-monde marseillais m'a préparée à une vie de vegan. Nous ne mangions que des légumineuses, nous étions vêtus de polyester et chaussés de godillots aux talons en liège. Nous ne partions jamais en vacances, ce qui ne polluait pas. Nous faisons du tri sélectif puisqu'on récupérait nos vêtements à la poubelle. On fabriquait aussi nos propres jouets. Je garde un souvenir ému d'un très beau Monopoly fabriqué à la main avec mes sœurs. Du fait maison déjà. Notre mère nous soignait à l'huile d'olive tiédie et aux cataplasmes d'ail grillé. J'en connais un bout sur comment accommoder les restes de mille manières.

Acte 6

Le grand débat

Je suis aidante de ma maman qui a quatre-vingt-un ans et de mon frère schizophrène qui a soixante-et-un ans. Je suis allée m'inscrire dans une association d'aide et de répit aux aidants.

J'ai moi aussi franchi un pas extraordinaire. Je reconnais que soutenir les siens est un travail usant. J'ai participé aussi à mon premier groupe de parole avec les autres aidants. Impossible de dire grand-chose de ma situation tant elle paraît presque simple et facile au regard des témoignages terribles des gens présents.

Depuis cinq ans je donne des cours de soutien scolaire à une petite marseillaise d'origine roumaine. Anna Maria, dite Boubou a maintenant douze ans et est au collège, en classe de 6^e. Je lui demande : « Boubou, quel métier voudrais-tu faire plus tard ?

— Présidente de la République Française !
Parce qu'en Roumanie c'est la mierda ! »

Inédit,
31 mars 2019